

Tangence



L'étrangeté sans qualités : le cas de Robert Musil Strangeness without Qualities: the Case of Robert Musil

Jean-François Vallée

Numéro 76, automne 2004

Figures de l'étrangeté. Proust, Musil, Pessoa, Cixous, Houellebecq

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011215ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vallée, J.-F. (2004). L'étrangeté sans qualités : le cas de Robert Musil. *Tangence*, (76), 25–49. <https://doi.org/10.7202/011215ar>

Résumé de l'article

La notion centrale d'« absence de qualités » (*Eigenschaftlosigkeit*) dans le grand roman inachevé de Robert Musil permet de mettre en relief trois modalités différentes d'appréhension du sentiment d'étrangeté (*Fremdheit*) chez l'auteur de *L'homme sans qualités*. La première modalité se rattache au regard « scientifique » ou « ratioïde » qui domine la perspective ironique du héros Ulrich dans la première partie du roman. La seconde permet, quant à elle, de tracer les contours de la sphère « non ratioïde » de la « mystique diurne » explorée par Ulrich et sa soeur Agathe dans leur quête de l'utopie de l'Autre État qui constitue le fondement du deuxième volume. Cependant, au-delà de ces deux territoires bien arpentés par la critique musilienne, on peut identifier — du moins si l'on observe attentivement les derniers textes rédigés ou retravaillés par Musil — l'émergence d'une troisième modalité d'appréhension de l'étrangeté à soi et au monde.

L'étrangeté sans qualités : le cas de Robert Musil

Jean-François Vallée,

Collège de Maisonneuve et Université de Montréal

La notion centrale d'«absence de qualités» (*Eigenschaftlosigkeit*) dans le grand roman inachevé de Robert Musil permet de mettre en relief trois modalités différentes d'appréhension du sentiment d'étrangeté (*Fremdheit*) chez l'auteur de *L'homme sans qualités*. La première modalité se rattache au regard «scientifique» ou «ratioïde» qui domine la perspective ironique du héros Ulrich dans la première partie du roman. La seconde permet, quant à elle, de tracer les contours de la sphère «non ratioïde» de la «mystique diurne» explorée par Ulrich et sa sœur Agathe dans leur quête de l'utopie de l'Autre État qui constitue le fondement du deuxième volume. Cependant, au-delà de ces deux territoires bien arpentés par la critique musilienne, on peut identifier — du moins si l'on observe attentivement les derniers textes rédigés ou retravaillés par Musil — l'émergence d'une troisième modalité d'appréhension de l'étrangeté à soi et au monde.

[L]a seule erreur que nous puissions commettre
serait d'avoir désappris la volupté [...] de l'étran-
geté.

Robert Musil

Les Joyce, Kafka, Proust, Woolf, Pessoa *et al.* — c'est-à-dire les plus éminents représentants de ce qu'on appelle en anglais le «haut modernisme» (*high modernism*) — se rejoignent tous, aussi différents soient-ils, dans le courage exemplaire dont ils ont fait preuve face au dérèglement soudain de la conscience de soi et du monde qui a secoué l'homme occidental au seuil du xx^e siècle. Refusant, contrairement à d'autres, d'abdiquer devant la prétendue absurdité irrémédiable de ce «nouveau» monde ou encore de tomber dans une apologie décadente de la dissolution et de la décomposition du moi, ces auteurs ont choisi de faire de la

littérature le lieu et le moyen d'une quête exigeante de sens. Pour ce faire, ils ont dû pousser les formes écrites — le roman notamment — à leur paroxysme, menaçant sans cesse de faire éclater la notion même de littérature au profit d'une intransigeante recherche d'ordre à la fois formel et spirituel.

Parfois oublié dans le panthéon de ces grands Modernes, Robert Musil y occupe pourtant une place qui le distingue des uns et des autres. Il propose une vision singulière — sans doute la plus lucide et la plus sophistiquée au niveau conceptuel — qui fait de son œuvre, et tout particulièrement de son immense roman inachevé *Der Mann ohne Eigenschaften*, une des expériences les plus ambitieuses d'appréhension de cette troublante étrangeté du moi et du monde qui paraît consubstantielle à ce moment de crise de la modernité occidentale.

On a coutume de penser que ce qui fait la spécificité du cas Musil réside dans sa capacité, rare chez les écrivains, de faire appel à toutes les ressources d'une culture scientifique et philosophique extrêmement développée. Il s'agit là d'un aspect évident — et admirable — de son œuvre, mais vouloir la réduire à cette seule dimension — comme se plaisent parfois à le faire certains philosophes ou épistémologues séduits par l'intelligence lumineuse de l'Autrichien — nous ferait passer à côté de l'essentiel, soit la luxuriante beauté de cette quête moins épistémologique que foncièrement esthétique et éthique.

Je tenterai ici de rendre compte des particularités de l'approche de Musil face à l'« énigme » qu'étaient devenus la conscience et le monde modernes, en me concentrant tout particulièrement sur le roman inachevé, et peut-être inachevable, qu'est *L'homme sans qualités*¹. Je tiens pour acquis que l'étrangeté dont il est question dans ce dossier n'est pas celle que l'on a dit « inquiétante » — qui a fait l'objet déjà de tant de discussions critiques —, mais une étrangeté à la fois plus généralisée et plus diffuse, plus fondamentale peut-être (mais non moins inquiétante !), c'est-à-dire cette étrangeté première dont l'étymologie implique un sentiment d'extériorité, d'absence ou de décalage par rapport à soi

1. Et ce, au risque de négliger d'autres aspects intéressants de l'œuvre de Musil qui ont pu s'exprimer dès son premier roman (*Les désarrois de l'élève Törless*) ou encore dans ses nouvelles très denses (celles de *Trois femmes* et de *Noces*), voire dans son théâtre aussi étrange que méconnu (*Les exaltés*, *Vincent ou l'ami des personnalités*).

comme au monde². Je me permettrai de lier ce sentiment d'étrangeté, si prévalent chez les Modernes, à la notion d'« absence de qualités » qui, chez Musil comme on le verra, peut servir à désigner plus d'une facette de la relation — devenue fort problématique (mais peut-être pas totalement désespérée!) — de la conscience et du monde modernes.

L'étrangeté sans qualités I : « Toujours la même histoire »³

Commençons par la fameuse question du regard scientifique et philosophique — qui en masque bien d'autres — chez Musil. On ne peut évidemment faire l'économie de cette irruption impressionnante, non pas tant d'érudition que de sophistication intellectuelle et épistémologique dans une œuvre littéraire. On sait que Musil a été ingénieur, qu'il a étudié la psychologie expérimentale et la physique contemporaine et qu'il a soutenu à Berlin, en 1908, une thèse de doctorat en philosophie sur le célèbre épistémologue Ernst Mach⁴. Mais quels sont les enjeux de cette impressionnante formation scientifique — extraordinairement prégnante tout particulièrement dans le premier livre de *L'homme sans qualités*⁵ — au regard de la question de l'« étrangeté » ?

-
2. En ce sens, l'équivalent allemand de cette « étrangeté vraiment étrangère » serait non pas « *Unheimlich* » — qui évoque la « non-familiarité », l'éloignement de la maison (*Heim*) et un sentiment qu'on trouve plutôt dans la littérature fantastique —, mais plutôt « *Fremdheit* » dont l'étymologie traduit mieux, selon moi, la notion d'étrangeté au sens plus littéral de l'éloignement, de ce qui est « autre » par rapport à soi.
 3. C'est là le titre qui coiffe le premier volet du roman (après les 19 chapitres qui forment « Une manière d'introduction »). La traduction littérale de l'expression allemande « *Seinesgleichen geschieht* » donnerait quelque chose comme : « il arrive toujours à peu près la même chose ».
 4. Robert Musil, *Beitrag zur Beurteilung der Lehren Machs und Studien zur Technik und Psychotechnik*, Hambourg, Rowholt Verlag, 1980. Traduction française : *Pour une évaluation des doctrines de Mach*, édition préparée par Paul-Laurent Assoun, traduction de Michel-François Demet, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophie aujourd'hui », 1985.
 5. Pour l'édition française, j'utiliserai l'édition du Seuil de 1956, mais avec la pagination de la première édition en poche dans la collection « Folio » : Robert Musil, *L'homme sans qualités*, traduction de Philippe Jaccottet, 1957-1958, Paris, Seuil, coll. « Folio », 1973, 4 tomes. Pour l'édition allemande, j'utiliserai la deuxième édition préparée par Adolf Frisé, publiée pour la première fois en 1978 : Robert Musil, *Der Mann ohne Eigenschaften*, préparé par Adolf Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowholt, coll. « Rowholt Jahrhundert », 1987, 2 tomes. Cette édition propose une augmentation et une réorganisation importantes du matériel posthume (le *Nachlass*), organisé très

On note d'abord que la présence massive de ce discours-d'inspiration mathématique, statistique, thermodynamique, etc. — dans la narration ainsi que dans les énoncés ou la pensée du personnage principal Ulrich produit, en soi, un *effet* d'étrangeté ou, à tout le moins, de « défamiliarisation ». À ce titre, on pourrait évidemment citer le célèbre *incipit* du roman qui, comme on s'en souviendra, commence par une description détaillée des mouvements climatiques et planétaires au-dessus de l'Atlantique et de l'Europe continentale, avant de se conclure au bout de plusieurs lignes de jargon météorologico-astronomique avec un laconique : « Autrement dit, si l'on ne craint pas de recourir à une formule démodée, mais parfaitement judicieuse : c'était une belle journée d'août 1913 » (HSQ I, p. 15/MOE I, p. 9). La juxtaposition des discours scientifique et littéraire produit ici un effet d'ironie — qui ne se démentira pas par la suite⁶ — et qui, comme plusieurs l'ont vu, interroge dès le départ les conventions du roman réaliste traditionnel.

Mais il y a plus. Et plus important. Car le discours scientifique n'a pas chez Musil qu'une fonction rhétorique ou littéraire. À la lecture du roman, on se rend bien vite compte que l'omniprésence du regard scientifique recèle des enjeux plus cruciaux : il apparaît que, pour l'auteur, son narrateur et son héros (la distinction n'est pas toujours évidente, comme on le verra bientôt), la science et

différemment dans la première édition des années 1950 qui a donné lieu à la seule traduction française que nous possédions jusqu'à tout récemment. Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées par les sigles HSQ et MOE, suivis du tome et de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte. Je ne donnerai le texte de l'original allemand que lorsque cela me semblera pertinent ou nécessaire. Je reviendrai, à la fin de cet article, sur l'importance des différences éditoriales entre la traduction française de 1956 et la deuxième édition posthume en allemand. Une nouvelle édition française « augmentée » de *L'homme sans qualités* (dirigée par Jean-Pierre Cometti) était annoncée au Seuil au moment où je rédigeais cet article. La nouvelle édition, fondée en grande partie sur l'édition Frisé de 1978, est parue entre-temps, ce qui permettra aux lecteurs francophones de mieux prendre la mesure de mon argumentation à la fin de cet article : Robert Musil, *L'homme sans qualités*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet et par Jean-Pierre Cometti et Marianne Rocher-Jacquin pour les textes inédits, 1956 et 2004, Paris, Seuil, 2 tomes. À ce jour, cette édition n'est pas disponible en format de poche.

6. Sur le caractère « systématique » de l'ironie dans *L'homme sans qualités*, voir notamment l'article de Wladimir Kryszinski, « The Dialectical and Intertextual Function of Irony in the Modern Novel », *Revue canadienne de littérature comparée/Canadian Review of Comparative Literature*, Edmonton, vol. 12, n° 1, mars 1985.

l'épistémologie modernes ont remis en cause les fondements mêmes de la conscience contemporaine. Toute la première partie du roman explore en effet la nouvelle tension entre le personnel et l'impersonnel, entre le sujet traditionnel attaché à son histoire privée et le sujet hypothétique qui relève de la « loi des grands nombres », conception statistique et impersonnelle née de l'empire croissant de l'appréhension scientifique du monde et de l'homme. Considérons, pour ne donner qu'un exemple, ce qu'en dit Ulrich dans une conversation avec sa cousine Diotime, cette « vache gracieuse » encore entichée de l'idéal de ce qu'on pourrait appeler la « personnalité personnelle » :

« Le Moi n'est plus ce qu'il était jusqu'ici : un souverain qui promulgue ses édits. Nous apprenons à connaître les lois de son devenir, l'influence que son entourage a sur lui, ses différents types de structure, son effacement aux moments de la plus grande activité, en un mot les lois qui régissent sa formation et son comportement. Songez-y, ma cousine les lois de la personnalité ! [...] comme les lois sont ce qu'il y a de plus impersonnel au monde, la personnalité ne sera bientôt plus que le point de rencontre imaginaire de l'impersonnel, et il sera difficile de lui garder cette position honorable dont vous ne pouvez vous priver... »

Ainsi parla le cousin de Diotime. Celle-ci glissa en passant : « Mais, cher ami, ne doit-on pas toujours agir d'une manière aussi personnelle que possible ? » (*HSQ* II, p. 245/*MOE* I, p. 47).

Ulrich — qui s'appelait *Anders* (c'est-à-dire « autrement ») dans les premières ébauches du roman — assume pleinement, quant à lui, sa « personnalité impersonnelle » :

Il était donc bien obligé de croire que les qualités personnelles qu'il s'était acquises dépendaient davantage les unes des autres que de lui-même ; bien plus chacune de ses qualités prises en particulier [...] ne le concernait guère plus intimement que les autres hommes qui pouvaient en être doués (*HSQ* I, p. 231/*MOE* I, p. 148)⁷.

7. Et il s'agit là d'une situation qui, selon Musil, caractérise l'époque : « De nos jours [...] le centre de gravité de la responsabilité n'est plus en l'homme, mais dans les rapports des choses entre elles. N'a-t-on pas remarqué que les expériences vécues se sont détachées de l'homme ? [...] Il s'est constitué un monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne pour les vivre [...] Il est probable que la désagrégation de la conception anthropomorphique qui, pendant si longtemps, fit de l'homme le centre de l'univers, mais est en passe de disparaître depuis plusieurs siècles déjà, atteint enfin le Moi lui-même » (*HSQ* I, p. 233-234/*MOE* I, p. 150).

Il s'agit là de caractéristiques typiques de la première forme d'« absence de qualités » (*Eigenschaftlosigkeit*) qu'incarne — si l'on peut dire — le personnage d'Ulrich : celle qui provient de « l'impersonnalité de l'ensemble fonctionnel ratioïde⁹ » et qui présuppose un sujet « en voie d'émergence, hypothèse qui s'appuie sur le discours mathématique et scientifique pour se constituer¹⁰ », que ce soit sur la base de théories fonctionnalistes (Mach, Köhler, etc.), statistiques ou thermodynamiques (Carnot, Boltzmann). Cette conception « ratioïde » de l'absence de qualités ne peut être détachée d'autres concepts musiliens — tels que l'« exactitude » (*Exaktheit*), la précision (*Genauigkeit*), l'« essayisme » (*Essayismus*), le « sens du possible¹¹ » (*Möglichkeitssinn*) et l'utopie (au sens musilien¹²) — qui ont une incidence fondamentale, tant sur l'esthétique que sur l'éthique et la posture épistémique qui sous-tendent surtout le premier livre du roman.

-
8. Le mot « qualités » ne rend pas tout à fait la signification du terme allemand « *Eigenschaften* » qui implique notamment toute la question problématique du rapport à soi (« *eigen* » veut dire notamment « propre à soi »). De plus, « *Eigenschaft* » peut désigner non seulement la « qualité », mais aussi la notion — cruciale dans la psychologie comme la littérature traditionnelles — de « caractère », que déconstruit Musil. Il reste que d'avoir traduit le terme par « caractères » aurait été tout aussi réducteur. Certains ont proposé « particularités », mais Jaccottet a finalement opté pour ces « qualités » qu'il faut donc apprendre à comprendre ici dans un sens à la fois plus large et plus précis que dans l'usage courant.
 9. Manfred Frank, « L'« absence de qualités » à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », *Revue d'esthétique* (nouvelle série), Toulouse, n° 9, 1985, p. 112.
 10. Walter Moser, « La mise à l'essai des discours dans *L'homme sans qualités* de Robert Musil », *Revue canadienne de littérature comparée/Canadian Review of Comparative Literature*, Edmonton, vol. 12, n° 1, mars 1985, p. 37.
 11. « Mais s'il y a un sens du réel [*Wirklichkeitssinn*], et personne ne doutera qu'il ait son droit à l'existence, il doit bien y avoir quelque chose que l'on pourrait appeler le sens du possible [*Möglichkeitssinn*]. L'homme qui en est doué, par exemple, ne dira pas : ici s'est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait, devrait se produire telle ou telle chose ; et quand on lui dit d'une chose qu'elle est comme elle est, il pense qu'elle pourrait aussi bien être autre [...] Ces hommes du possible [*Möglichkeitmenschen*] vivent, comme on dit ici, dans une trame plus fine, trame de fumée, d'imaginations, de rêveries et de subjonctifs » (*HSQ* I, p. 26/*MOE* I, p. 16).
 12. Précisons que l'utopie, pour Musil, n'est pas un but mais bien une « direction » (*Richtung*). Elle implique non pas une représentation statique, mais une recherche. Sa conception de l'utopie est étroitement liée au sens du possible, à l'essayisme et à l'approche ratioïde inspirée par les sciences expérimentales : « Une utopie, c'est à peu près l'équivalent d'une possibilité ; qu'une possibilité ne soit pas réalité signifie simplement que les circonstances dans lesquelles elle

Ce premier livre, publié pour la première fois en 1930, est constitué de deux parties — « Une manière d'introduction » et « Toujours la même histoire ¹³ » — qui regroupent 123 chapitres (c'est-à-dire quelque 700 à 1 000 pages, selon les éditions) et qui mettent en scène une pléiade de personnages représentant divers types de discours ¹⁴ (militaire, politique, moral, psychologique, philosophique, religieux, esthétique, politique, voire expressionniste, nietzschéen etc.) dans la Vienne impériale d'avant la catastrophe de la Première Guerre mondiale.

Au risque de simplifier, on pourrait dire que l'approche quasi scientifique de soi et du monde adoptée par Ulrich — si elle possède bel et bien une fonction heuristique centrale dans la quête de sens du personnage (et du romancier) — se caractérise davantage par sa fonction foncièrement *polémique*, du moins dans la première moitié du roman ¹⁵. On voit bien, à la lecture, que ce que Musil appelle l'« utopie de la vie exacte » sert le plus souvent à miner les fondements du vaste univers formé par les discours qui prétendent saisir le monde à partir d'un quelconque point de vue depuis Sirius. Le personnage principal et la narration — dont la complicité, dans le premier livre du moins, est à ce point manifeste

se trouve provisoirement impliquée l'en empêchent, car autrement, elle ne serait qu'une impossibilité; qu'on la détache maintenant de son contexte et qu'on la développe, elle devient une utopie. [...] l'utopie est une expérience dans laquelle on observe la modification possible d'un élément et les conséquences que cette modification entraînerait dans ce phénomène complexe que nous appelons la vie » (HSQ I, p. 386/MOE I, p. 246).

13. « *Eine Arte Einleitung* » comprend les 19 premiers chapitres, alors que « *Seinesgleichen geschieht* » comprend les 104 autres chapitres de ce qui constitue les deux premiers tomes de l'édition Folio ou encore le premier tome de l'édition dans la collection « Points ». Dans l'édition allemande, à laquelle nous nous référons, ces deux parties sont regroupées dans le premier tome avec les 38 premiers chapitres de la troisième partie, qui ont été publiés du vivant de Musil.
14. Dans ses *Journaux*, Musil formule le projet de « [p]réserver au moins 100 personnages, les principaux types de l'homme d'aujourd'hui [...] Puis combiner leurs mouvements » (*Journaux*, traduction de Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1981, tome I, p. 440).
15. D'ailleurs, Musil a déjà expliqué que l'ironie, pour lui, constituait une forme de « combat » : « [J]e tiens à préciser que, pour moi, l'ironie n'est pas l'expression d'une supériorité, mais une forme de combat » (« À quoi travaillez-vous ? », *Entrevue du 30 avril 1926 avec Oskar Maurus Fontana*, traduction de Philippe Jaccottet, dans *L'Herne : Robert Musil*, préparé par Marie-Louise Roth et Roberto Olmi, Paris, Éditions de l'Herne, coll. « Les Cahiers de l'Herne », n° 41, 1981, p. 271).

qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer « qui parle » d'Ulrich ou de « son » narrateur — se plaisent à « déconstruire », de manière plus ou moins ironique et plus ou moins virulente selon les cas, les nombreux personnages « à qualités »¹⁶.

Certains chapitres prennent franchement la forme d'essais apparemment attribuables au narrateur (si ce n'est carrément à l'auteur), alors qu'à d'autres moments, de très longs développements abstraits non attribués se terminent par un surprenant « ainsi pensait Ulrich ». Cette technique de narration extrêmement fluide (« à coulisses »¹⁷), combinée à la haute densité cognitive du texte et à l'extrême abstraction de certains passages, contribue à dissoudre l'identité du sujet de l'écriture de ce roman qui devient, par moments, vraiment « impersonnel » (au sens de l'absence de qualités évoquée précédemment). Ainsi, la présence de nombreuses formes pronominales impersonnelles ou indirectes, d'innombrables subjonctifs¹⁸ et conditionnels (le *Konjunktiv* alle-

16. Pour ces personnages « à qualités », Musil procède le plus souvent en faisant des représentants de divers « types de discours » qu'il reconstruit, en recourant notamment à une méthode intertextuelle qui devient évidente lorsqu'on consulte cet immense « laboratoire discursif » que constituent ses journaux. Musil y formule, en particulier, le projet de « [c]omposer un personnage uniquement de citations ! » (*Journaux*, ouvr. cité, tome I, p. 440). Pour décrire ces personnages, Walter Moser a proposé de parler de « connecteurs discursifs » : « Ils se trouvent à l'intersection de différents discours qui les traversent tout en les constituant, non plus porteurs d'une mission, d'une action, d'une destinée qu'ils assument et accomplissent en vertu de leur caractère et de leurs qualités d'individus, mais nœuds dans un réseau de relations transindividuelles » (« La mise à l'essai des discours dans *L'homme sans qualités* de Robert Musil », art. cité, p. 32). Ces personnages à qualités font donc l'objet eux aussi d'une forme de « désindividuation » qui à la fois s'oppose et renvoie à cet amas de « qualités sans hommes » (*HSQ* I, p. 230/*MOE* I, p. 148) que constitue l'homme sans qualités, Ulrich.

17. Un critique a proposé l'expression « *gleitende Erzähltechnik* » (technique de narration « glissante » ou plutôt « coulissante ») pour décrire cette forme de narration : W. Bergahn, « Die essayistische Erzähltechnik Robert Musils. Eine morphologische Untersuchung zur Organisation und Integration des Romans *Der Mann ohne Eigenschaften* », thèse de doctorat, Bonn, Université de Bonn, 1956, p. 149. Sur la relation du personnage, du narrateur et de l'auteur, voir Alan Holmes, *Robert Musil, Der Mann ohne Eigenschaften. An Examination of the Relationship between Author, Narrator and Protagonist*, Bonn, Bouvier Verlag, 1978.

18. Comme l'a vu Florence Godeau, il y a un lien entre cette « rhétorique subjonctive », l'omniprésence de la pensée et la « marginalité existentielle » du personnage central : « on a vu que la rhétorique musilienne, en particulier, était subjonctive, atténuative, et possibiliste. [...] Le détour réflexif, qui s'aventure dans les marges de la narration, peut se lire comme un *déplacement* de la

mand¹⁹), ainsi que la remise en cause du récit narratif traditionnel (cet « art de nourrices » selon Musil) en viennent à donner l'impression d'un discours essayiste dont la topographie énonciative demeure indéterminée. Comme l'a bien relevé Uwe Schramm : « "On" réfléchit dans ce roman²⁰. »

Quant aux discours à qualités, la plupart — à l'exception des plus pathologiques (Moosbrugger, Clarisse), des plus exaltés (Gerda) ou de celui des exclus de la haute société viennoise (Rachel, Soliman) — vont graviter, de plus ou moins près, autour de l'entreprise comico-absurde que constitue l'Action parallèle, cet « organisme paragouvernemental » (ou « para-impérial ») qui, sous la direction conjointe de Diotime (enthousiaste et idéaliste) et de son cousin Ulrich (beaucoup plus distant et ironique), a pour objet de trouver une « Grande Idée » afin de préparer la célébration (en 1918) du 70^e anniversaire de l'accession au trône de l'empereur François-Joseph. Incarnation même de l'étrange absurdité des hommes et de l'histoire, cette entreprise idéaliste et mégalomane — que condamnent, comme le sait d'avance le lecteur, le cataclysme de la Première Guerre mondiale et donc aussi l'effondrement de cet empire austro-hongrois (*alias* la Cacanerie) dont elle est censée mettre en valeur l'essence ultime — constitue le fond satirique sur lequel se détache l'homme sans qualités incarné par Ulrich.

Il reste que, contrairement à ce que pourraient laisser entendre certains commentateurs qui ont peut-être arrêté leur lecture au premier livre, cette première acception de la notion d'absence de qualités, aussi importante et aussi efficace soit-elle d'un point de vue critique, ne constitue qu'une facette de ce roman polymorphe. En fait, l'utopie de la vie exacte inspirée par le regard scientifique — que Musil place dans une sphère qu'il appelle « ratioïde » — constitue, en dernière analyse, un échec.

pensée aux frontières des territoires romanesques. [...] un lien symbolique s'établit entre marginalité existentielle, *ex-cursus* commentatif, et chemins de traverse, propices aux rêveries parenthétiques » (*Les désarrois du moi*: À la recherche du temps perdu de Marcel Proust et Der Mann ohne Eigenschaften de Robert Musil, Tübingen, M. Niemeyer, 1995, p. 285-286).

19. Sur les particularités des deux formes de *Konjunktiv* allemand (I et II) et sur l'importance de ces modes verbaux chez Musil, voir l'article d'Albrecht Schöne, « L'emploi du subjonctif chez Robert Musil », traduction de Yasmin Hoffmann, *L'Arc*, Marseille, n° 74 (*Robert Musil*), 1978, p. 41-62.
20. Uwe Schramm, « "Man" reflektiert in diesem Roman », dans *Fiktion und Reflexion. Überlegung zu Musil und Beckett*, Francfort, Suhrkamp, 1967, p. 159. C'est moi qui traduis.

L'impersonnalité ratioïde et la violence avouée de l'attitude de « vivisecteur²¹ » adoptée par Ulrich pendant ce « congé de la vie » d'un an qu'il entreprend au début du roman ne feront qu'accroître le sentiment de malaise qu'il éprouve dès le début du roman²². En adoptant constamment un discours analytique, abstrait, impersonnel, polémique ou ironique, Ulrich en vient à se sentir étranger non seulement vis-à-vis des autres personnages à qualités, mais aussi face à lui-même. Les conséquences éthiques néfastes de ce décalage et de cette étrangeté à soi et aux autres vont devenir manifestes vers la fin du premier livre du roman. Coincé dans cette « position à mi-chemin de soi-même et des autres » (HSQ II, p. 425/MOE I, p. 590) qui l'a poussé à élever un « rempart de solitude » (HSQ II, p. 500/MOE I, p. 643) autour de lui, Ulrich, parvenu à mi-parcours de son congé de la vie²³, en vient à éprouver de manière plus aiguë encore cette impression d'incomplétude et d'insatisfaction qui va l'amener à s'embarquer ensuite dans une aventure diamétralement opposée — en apparence du moins — à celle qui a dominé la première moitié du roman.

L'étrangeté sans qualités II : « L'imprévu survient²⁴ »

Le deuxième livre de *L'homme sans qualités* — qui commence avec la troisième partie, intitulée « Le Règne Millénaire (ou Les Criminels)²⁵ » — s'ouvre sur la rencontre de la « sœur oubliée²⁶ » d'Ulrich, Agathe, qu'il retrouve à la suite de la mort de leur père dont l'annonce clôt le premier livre. S'amorce alors une aventure qui provoque une césure abrupte au cœur du roman, à tel point

21. Musil emprunte à Nietzsche l'appellation « Monsieur Le Vivisecteur », et il en décrit le regard analytique et distant dans les « Feuilles du nocturnal », dont on trouve des extraits dans un des cahiers les plus précoces de ce qui formera éventuellement ses *Journaux* : « Cahier 4 (1899?-1904 ou plus tard) », Robert Musil, *Journaux*, ouvr. cité, tome I, p. 23-78.

22. En effet, dès l'abord, Ulrich — après des tentatives insatisfaisantes de réalisation de soi comme militaire, ingénieur puis mathématicien — éprouve un profond malaise : « depuis longtemps traînaient sur tout ce qu'il faisait ou vivait un souffle de dégoût [*Abneigung*], une ombre d'impuissance et de solitude, un dégoût en quelque sorte généralisé et dont il ne pouvait trouver le goût [*Neigung*] complémentaire » (HSQ I, p. 95/MOE I, p. 59-60).

23. « De l'année qu'il s'était prescrite, la moitié presque était déjà échue sans qu'il eût clarifié aucun problème » (HSQ II, p. 529/MOE I, p. 662).

24. « *Das Unversehene geschieht* ».

25. « *Ins Tausendjährige Reich (Die Verbrecher)* ».

26. « *Die vergessene Schwester* » est le titre du premier chapitre.

que, comme le note Maurice Blanchot, il devient « impossible de reprendre contact avec l'histoire ni avec les personnages du premier livre ²⁷ ».

Cette nouvelle orientation du récit — déjà fort « décentralisé » — prend peu à peu toute la place. Musil y met en scène la longue — et hésitante — quête d'une forme d'*unio mystica* à travers la relation incestueuse d'Ulrich et Agathe. L'ironie qui prédominait dans le premier livre tend alors à s'effacer au profit de l'exploration attentive de cette relation ambiguë que Musil met sous le signe de ce qu'il appelle « l'utopie de l'autre état », qui relève d'une forme de « mystique diurne », « sans Dieu ».

Apparaît alors la deuxième des « deux interprétations extrêmes que donne Musil à l'absence de qualités ²⁸ », liée cette fois à la sphère du « non-ratioïde » et donc à l'éthique (au sens musilien du terme ²⁹), au contemplatif, à l'impossible, au plurivoque, etc. : c'est-à-dire au domaine de l'amour, là où « l'imprévu survient ». Il ne s'agit plus d'une absence de qualités définie par « l'impersonnalité de l'ensemble fonctionnel ratioïde », mais d'une autre forme définie par « la surpersonnalité de ce qui la dépasse ³⁰ » et qui tend donc vers un « état de l'être-au-delà-de-qualités » (*Ubereigenschaftlichkeit* ³¹). Les sources intertextuelles de cette nouvelle vision du soi et du monde ne sont plus d'ordre scientifique, comme dans le premier livre, mais romantiques (Novalis), mystiques ou religieuses (Maître Eckhart, Martin Buber ³²), voire ethnologiques (Lévy-Bruhl ³³).

27. Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 216-217.

28. Manfred Frank, « L'absence de qualités » à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », art. cité, p. 112.

29. Pour Musil en effet, l'« éthique » (d'ordre « non ratioïde ») s'oppose à la « morale » (d'ordre ratioïde). Ainsi, il considère l'autre état « comme état fondamental de l'éthique » (*Journaux*, ouvr. cité, tome II, p. 157).

30. Manfred Frank, « L'absence de qualités » à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », art. cité, p. 112.

31. Manfred Frank, « L'absence de qualités » à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », art. cité, p. 112.

32. Musil a beaucoup fait appel à une compilation d'écrits mystiques préparée par Martin Buber : *Ekstatische Konfessionen* (publié pour la première fois en 1909). Un autre ouvrage important, à ce titre, est *Von Kosmogonischen Eros* (1921) de Ludwig Klages, et ce, bien que Musil ait été extrêmement critique à l'égard de ce « philosophe » quelque peu illuminé (mais fort célèbre à l'époque) qui lui a inspiré le personnage de Meingast.

33. Notamment par le biais d'un ouvrage intitulé *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (publié en 1910).

Cette deuxième forme de l'absence de qualités me paraît impliquer une radicalisation encore plus grande du sentiment d'étrangeté par rapport à soi et au monde. Les nombreuses descriptions d'expériences extatiques (mystiques, érotiques, primitives, pathologiques...) évoquent en effet des cas limites dans lesquels se « rompt ou [se] dissout la relation normale, intellectualisée, volontarisée, entre le moi et le monde (physique, social)³⁴ ». Dans ces moments exceptionnels, comme l'explique Ulrich au cours d'une de ses « conversations sacrées³⁵ » avec sa sœur, « on ne sait comment, toutes choses ont perdu leurs limites et sont passées en toi » (*HSQ* III, p. 139/*MOE* I, p. 762). Ailleurs, il décrit cet état comme une position « allocentrique » (*allozentrisch*) du Moi (un troisième terme au-delà de l'égoïsme et de l'altruisme) : « Être allocentrique, c'est n'avoir plus de centre du tout : participer au monde sans réserve, sans rien garder pour soi ; au sommet, cesser simplement d'être. Je pourrais dire aussi que le monde s'intériorise et que le moi s'extériorise » (*HSQ* IV, p. 170/*MOE* II, p. 1 407³⁶).

La progression vers cette sphère à la fois lumineuse et incertaine implique une complexe chorégraphie littéraire, constituée de réflexions saturées d'images et de métaphores, d'essais sur la nature du sentiment, de nombreux dialogues foisonnants ponctués de silences éloquents et de temporisation abstraite, puis de brèves avancées narratives, suivies de déviations, d'errements et de fréquents reculs. L'amour incestueux du frère et de la sœur — « symbole par excellence de la totalité recherchée, la fusion des contraires, la *coincidentia oppositorum*³⁷ » — s'abreuve aux mythes de la gémellité³⁸, de l'androgynie platonicienne, d'Isis et d'Osiris³⁹ ou de

34. Robert Musil, *Journaux*, ouvr. cité, tome II, p. 156.

35. « *Heilige Gespräche* » est le titre des chapitres 11 et 12 de la troisième partie.

36. Je corrige ici la traduction française qui intervertit les termes par erreur (« le monde s'extériorise et le moi s'intériorise [*sic*] »). L'allemand se lit pourtant comme suit : « *Hereinwendung der Welt und Hinauswendung des Ich.* » Ces citations proviennent d'une ébauche de chapitre non publiée du vivant de Musil.

37. Anne Longuet Marx, *Proust, Musil. Partage d'écritures*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Croisées », 1986, p. 136.

38. Lors de leur première rencontre dans la maison du père récemment décédé, Ulrich et Agathe se retrouvent face à face dans des pyjamas semblables : « Par une mystérieuse disposition du hasard, il [Ulrich] se trouva en effet devant un grand Pierrot blond, enveloppé de rayures et de carreaux d'un gris et d'un rouille subtils, qui, au premier coup d'œil, paraissait tout semblable à lui. "Je ne savais pas que nous fussions jumeaux !" dit Agathe, et son visage s'éclaira de gaieté » (*HSQ* III, p. 16/*MOE* I, p. 676).

39. Dans son journal, Musil prétend qu'un poème intitulé « Isis et Osiris », qu'il a rédigé en 1923, « contient *in nucleo* le roman » (*Journaux*, ouvr. cité, tome II,

l'hermaphrodite qui, chacun à leur manière, aspirent à surmonter la dualité humaine ou la différence sexuelle au profit du rêve d'une unité originelle qui permettrait « d'avoir deux âmes et d'en être une seule » (*HSQ* IV, p. 150/*MOE* II, p. 1 345).

Cette quête comporte une part avouée de narcissisme — Ulrich appellera souvent sa sœur sa « moitié manquante » ou encore son « amour-propre » (*Eigenliebe*) — et il est évident que tout cela a à voir avec la crise du sujet, comme l'explique bien Anne Longuet Marx :

[...] l'homme sans qualités oscille entre deux pôles : d'un côté, la représentation mythique de l'amour qui veut que l'autre poursuivi ce soit la moitié manquante, et de l'autre côté, la reconnaissance que cette recherche de l'autre est une recherche de soi-même. L'amour-propre en l'autre est l'amour porté à un idéal du moi. Ce n'est pas le complément sexuel qui est recherché, mais la part perdue de soi-même. [...] La question véritable demeure plus que jamais celle du devenir du sujet⁴⁰.

Ainsi, il importe de souligner que l'univers du mythe est appréhendé d'une manière toute musilienne. Dans les dernières lignes du premier livre, alors qu'Ulrich se prépare à s'engager dans cette nouvelle aventure, il se propose d'ailleurs « d'aborder cette histoire, s'il le fallait, avec la plus grande exactitude » (*HSQ* II, p. 532/*MOE* I, p. 665). Il expliquera plus tard à sa sœur qu'il « examine la voie de la sainteté en [se] demandant si l'on pourrait y circuler en automobile ! » (*HSQ* III, p. 122/*MOE* I, p. 751), ou encore se plaindra de ce que les « maîtres des sciences exactes n'aient pas de visions ! » (*HSQ* III, p. 128/*MOE* I, p. 754).

De plus, il faut faire attention, comme le souligne Manfred Frank, de ne pas prendre la « religiosité profane » d'Ulrich au premier degré : il s'agit bien sûr de recherches éthiques « qui ne jouent pas à vrai dire dans le contexte du réel mais dans celui de la littérature⁴¹ ». Ainsi, Musil, comme il le note lui-même dans ses *Journaux*, ne considère le recours au mythe que comme une « solution partielle⁴² ».

p. 370). Le poème est reproduit en allemand ainsi que dans une traduction française de Philippe Jaccottet dans le numéro spécial de *L'Arc* consacré à Musil (ouvr. cité, p. 5-7).

40. Anne Longuet Marx, *Proust, Musil. Partage d'écritures*, ouvr. cité, p. 141.

41. Manfred Frank, « L'«absence de qualités» à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », art. cité, p. 115.

42. Robert Musil, *Journaux*, ouvr. cité, tome II, p. 370.

On sait d'ailleurs que les plans initiaux du roman prévoyaient que l'utopie de l'autre état, comme l'utopie de la vie exacte, aboutirait à l'échec. La relation du frère et de la sœur devait, après de nombreux atermoiements, être consommée, comme le montre notamment l'existence d'une « ancienne ébauche⁴³ » de chapitre — intitulée « Le voyage au paradis » (« *Die Reise ins Paradies* ») — qui a été rédigée au milieu des années 1920, assez tôt donc dans le processus de création qui a mené à *L'homme sans qualités* (qui devait alors s'intituler *La sœur jumelle*).

Du reste, la place de ce chapitre dans la seule traduction française disponible jusqu'à tout récemment est le résultat d'importantes contorsions éditoriales, lesquelles sont le fait de l'éditeur Adolf Frisé qui, pour son édition des années 1950, avait choisi d'adopter un plan rédigé par Musil dans les années 1920. Et il importe de savoir que l'ébauche du « Voyage au paradis » occupe une place beaucoup moins importante⁴⁴ dans la deuxième édition de Frisé, qui vient tout juste de faire l'objet d'une traduction presque complète en français⁴⁵. Il reste que cela n'enlève rien à la beauté sauvage de certains des passages qui décrivent l'union physique et spirituelle tant attendue du frère et de la sœur sur une île évoquant une sorte de jardin d'Éden. De même, la séparation éventuelle des « jumeaux », la rencontre d'un troisième larron (un « touriste d'art »...), ainsi que la critique des fondements et enjeux de cette utopie fusionnelle — « L'être unifié est double » (HSQ IV, p. 490/MOE II, p. 1 674⁴⁶), conclura Ulrich — demeurent partie intégrante de la constellation esthétique et éthique inachevée de *L'homme sans qualités*.

On soulignera d'ailleurs à grands traits le fait que l'échec de la tentative fusionnelle avec sa sœur amène Ulrich à prendre conscience de la nécessité profonde du contact avec le sentiment qui nous intéresse ici au premier chef :

43. C'est ainsi qu'est désigné ce chapitre (94) dans la traduction de Jaccottet. Il s'agit en fait de ce que la première édition allemande appelait des « *Frühe Entwürfe* » (« premières ébauches » ou « ébauches précoces »), c'est-à-dire un groupe de chapitres inachevés reclassés par les soins de l'éditeur.

44. En effet, ce chapitre est cette fois placé loin dans le *Nachlass*, dans une section regroupant des ébauches des années 1920 (« *Entwürfe zu den Kapitel-Gruppen III-IV (für MOE I) aus den späten zwanziger Jahren* ») : il s'intitule seulement « A.-Ag. Reise » et il est divisé en sous-sections numérotées (de « s4 + 1 » à « s4 + 16 »). Le personnage principal, Ulrich, s'appelait alors encore Anders.

45. Voir la note 5.

46. « *Auch der einige Mensch hat beides in sich* », ce qui signifie littéralement : « Même l'homme unifié est deux en lui-même ».

[...] si le sens de ces rêves (et il se pourrait bien qu'ils représentent un dernier souvenir de cela) est que notre désir n'est pas de ne faire plus qu'un seul être, mais au contraire d'échapper à notre prison, à notre unité, de nous unir pour devenir deux, mais de préférence encore douze, mille, un grand nombre d'êtres, de nous dérober à nous-mêmes comme en rêve [...] alors le monde contient autant de volupté que d'étrangeté, ce n'est pas un nuage d'opium, il contient autant de tendresse que d'activité, il est plutôt une ivresse sanguinaire, un orgasme de bataille, et la seule erreur que nous puissions commettre serait d'avoir désappris la volupté (ou le contact voluptueux) de l'étrangeté [*Fremdheit*] (HSQ IV, p. 473/MOE II, p. 1660-1 661).

L'étrangeté de l'inachèvement : petit intermède éditorial

Il serait tentant de conclure sur une si belle citation. Malheureusement, rien ne permet d'accorder à l'ébauche précoce que constitue « Le voyage au paradis » le statut important qu'elle acquiert dans la première édition Frisé⁴⁷. Et ce premier fait n'est de surcroît que le symptôme du caractère éminemment problématique de cette édition⁴⁸, dont l'*excipit*, pour ne donner qu'un autre exemple, se lit comme suit : « À partir des chapitres du journal, l'utopie de la vie motivée⁴⁹ et l'utopie de "l'autre état" vont vers leur liquidation. Reste en dernier (l'ordre de succession étant inversé) l'utopie de la mentalité inductive⁵⁰, donc de la vie réelle !

47. D'ailleurs, Philippe Jaccottet lui-même, dans sa « Postface du traducteur », émet des doutes sur les choix éditoriaux de Frisé à ce titre, même s'il choisit de respecter cette organisation du roman (en attendant l'édition critique « en cours d'élaboration » qui paraîtra en fait plus de vingt ans plus tard en allemand).

48. La première édition Frisé — qui accorde une unité artificielle et fort subjective à l'ouvrage — a fait l'objet d'une critique en règle dès le début des années 1960 par Wilhelm Bausinger (*Studien zu einer historisch-kritischen Ausgabe von R. Musils Roman «Der mann ohne Eigenschaften»*, Reinbek bei Hamburg, Rowholt, 1964).

49. L'utopie de la vie motivée tentait de développer une « pensée du sentiment » (dans le sens plein du « senti-mental ») sur la base notamment de la notion picturale et psychologique de « motif ».

50. L'utopie de la mentalité inductive est fondée sur le principe d'une « idéologie ouverte » et, comme le dit son nom, sur une approche « inductive » du monde. Elle « inclut le mal, le métrique, etc. » et prend « l'esprit comme il est : quelque chose de jaillissant, de florissant, qui n'aboutit jamais à des résultats fixes » (HSQ IV, p. 691/MOE II, p. 1 887).

C'est sur elle que s'achève le livre » (*HSQ* IV, p. 691/*MOE* II, p. 1887). Or, il s'agit là d'une simple note de Musil qui date du tout début des années 1930, soit plus de dix ans avant la mort de l'auteur, qui travaillait fébrilement à l'ouvrage et hésitait encore quant à sa structure définitive et à son dénouement au moment de son décès prématuré pendant son exil en Suisse en 1942. Dans l'édition de 1978, cette prétendue conclusion du roman — qui est restée telle quelle en français jusqu'à la parution de la nouvelle édition à l'automne 2004 — perdra d'ailleurs définitivement sa valeur « concluante » : elle se trouvera noyée loin dans le deuxième tome parmi une multitude d'autres notes au milieu d'une section de 67 pages de fragments intitulée simplement « Questions sur le deuxième volume » (*Fragen zu Band II 1930-1938/9*).

Et cela ne constitue évidemment qu'un exemple — parmi des centaines ! — du type de problèmes éditoriaux que pose l'édition de *L'homme sans qualités* qui a régné pendant près de 50 ans en français. L'inachèvement du roman — qu'on le conçoive comme fortuit ou comme consubstantiel à la nature même de l'œuvre — entraîne des choix éditoriaux extrêmement complexes quant à l'organisation du matériel pour la deuxième moitié du roman et ces choix sont évidemment lourds de conséquences pour l'interprétation de l'ouvrage. Il me paraît donc important, même s'il ne saurait évidemment être question ici de prendre toute la mesure de ces problèmes⁵¹, d'en mettre en relief quelques aspects, de manière surtout à appréhender l'absence de qualités — et donc le rapport à l'étrangeté — en envisageant au moins une autre possibilité que me semble proposer, implicitement, le roman éclaté de Musil.

Voyons donc, au risque de simplifier, certaines des particularités les plus importantes du matériel publié et non publié qui constitue — ou plutôt qui aurait dû ou pu constituer — le deuxième livre de *L'homme sans qualités*, c'est-à-dire la troisième partie, « Le Règne Millénaire (ou Les Criminels) » qui se concentrait principalement sur l'aventure Ulrich-Agathe, et la quatrième partie, « Une manière de conclusion » qui, après l'échec de l'utopie de l'autre état, devait ramener au premier plan tous les personnages du premier livre afin de boucler les nombreux fils du récit,

51. Pour une bonne présentation de l'histoire et de la problématique éditoriale du roman (du moins telle qu'elle se présentait encore au milieu des années 1980), voir Roberto Olmi, « *L'homme sans qualités* : genèse et éditions », *Colloque de Royaumont : Robert Musil*, Paris, Éditions Royaumont, 1986, p. 106-119.

tels les destins de Clarisse et de Moosbrugger ou encore l'évolution de l'Action parallèle, jusqu'au déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Rappelons, en premier lieu, que seuls les 38 premiers chapitres de ce deuxième livre ont été publiés du vivant de l'auteur (en 1932) et ont donc une forme qu'on peut croire définitive⁵². Tout le reste des matériaux devant entrer dans la composition du roman — c'est-à-dire plus de 5 000 pages ! — forme l'immense et labyrinthique matériel posthume qu'on appelle en allemand le *Nachlass*. On y trouve, en premier lieu, le *Schlussblock* : un groupe de vingt chapitres (numérotés initialement de 39 à 58) prêts à être publiés en 1938, mais dont Musil avait retiré les épreuves à l'imprimeur afin d'en retravailler de nombreux passages, voire des chapitres complets. Il y a ensuite une importante série de variantes et de nouvelles versions de certains des vingt chapitres précédents, ainsi que quelques nouveaux chapitres sur lesquels Musil a travaillé dans les deux ou trois dernières années de sa vie⁵³. Le restant des milliers de pages qui constituent le *Nachlass* — dont plusieurs centaines de pages supplémentaires ont été publiées dans la deuxième édition Frisé nouvellement traduite⁵⁴ — est constitué

52. Bien que Musil ait subi des pressions de la part de son éditeur pour produire ce second volume fragmentaire, il aurait préféré, semble-t-il, attendre d'être plus avancé dans le développement du deuxième livre avant d'en publier des segments aussi importants.

53. Ici, les choses se compliquent un peu plus encore, car la nature — et la numérotation — de plusieurs de ces chapitres est alors transformée. Par exemple, si les premiers chapitres (39-47) de ce groupe ne devaient être modifiés que légèrement (sauf pour le chapitre 47 dont il existe deux versions différentes), la seconde partie de ce groupe de chapitres (48-58) devait faire l'objet de modifications majeures. Ces derniers chapitres correspondent, dans l'ordre, aux chapitres 53, 67 et 69-77 de l'édition française qui a eu cours jusqu'à l'année dernière. En 1952, Frisé avait donc placé ces chapitres *après* des chapitres que Musil avait choisi de rédiger pour les remplacer... (comme les chapitres 51-55, qui sont en fait les chapitres 48-52 dans la deuxième édition allemande). Je reviendrai sur les aspects de ces modifications qui me paraissent significatives.

54. Frisé ajoute donc beaucoup de matériel posthume dans cette édition, mais il ne s'agit évidemment pas encore d'une édition « complète » (elle est d'ailleurs, elle aussi, fort contestée tant pour ses choix — ou son absence de choix — éditoriaux que pour son organisation problématique). Il existe cependant une version allemande plus complète du *Nachlass* sur cédérom (*Robert Musil: Der literarische Nachlass*, édition préparée par Friedbert Aspetsberger, Karl Eibl et Adolf Frisé, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Verlag, 1992) que je n'ai pas eu l'occasion de consulter. Une édition numérique commentée du *Nachlass* ainsi

d'une multitude d'ébauches et d'esquisses de chapitres, d'études, de variantes, de fragments, de notes, de réflexions qui ont été rédigés sur une période de plus de vingt ans (entre 1919 et 1942⁵⁵) et qui sont organisés selon un système de numérotation et de notation extrêmement sophistiqué.

Que peut-on tirer d'un tel magma romanesque? Peut-on identifier des pistes, trouver des indices qui permettraient d'opter pour une organisation particulière du matériel posthume⁵⁶ et, par là, de voir se dessiner des solutions privilégiées par Musil au regard de la crise de la conscience moderne qu'il met en scène dans *L'homme sans qualités*? Car il est certain, comme on l'a déjà dit, que toute perspective éditoriale sur le *Nachlass* implique une interprétation ou, à tout le moins, une vision singulière de ce que devait ou de ce qu'aurait dû être ce roman dans une éventuelle version définitive à laquelle Musil croyait toujours pouvoir arriver au moment de sa mort prématurée.

Par exemple, la première édition Frisé — et donc aussi la seule version française disponible pour l'instant — en choisissant de privilégier les plans initiaux du roman, dessinés au cours des années 1920, au détriment de l'évolution des années 1930, propose une vision qui se veut relativement « unitaire », plus ratioïde et « réaliste » de l'ouvrage en devenir. Selon ces plans (de ce qui s'appelait alors encore *La sœur jumelle*) que Frisé a pris à la lettre, « Moosbrugger monte à l'échafaud, Clarisse sombre dans la folie, Agathe se suicide, les utopies d'Ulrich échouent toutes misérablement ; enfin la guerre mondiale éclate⁵⁷ ».

qu'une édition numérique des œuvres complètes sont prévues respectivement pour 2005 et 2007. À ce sujet, voir le site Internet de la Société internationale Robert Musil (*Die Internationale Robert-Musil-Gesellschaft*) : < <http://www.i-r-m-g.de/index2.html> >.

55. Il existe aussi beaucoup de matériaux antérieurs à 1919 — dans les *Journaux* de Musil notamment — qui ont servi ou qui devaient servir éventuellement au roman qui commence cependant à prendre forme seulement au début des années 1920 sous le titre d'abord de *L'espion*, puis du *Rédempteur*, enfin de *La sœur jumelle* avant de devenir *L'homme sans qualités* vers la fin des années 1920.
56. La solution choisie par Frisé dans sa deuxième édition est de placer d'abord les 20 chapitres prêts à être imprimés, puis ensuite de fonctionner, plus ou moins, dans un ordre génétique inverse, c'est-à-dire de placer les chapitres ou ébauches de chapitres les plus tardives (chronologiquement) avant le matériel plus précoce.
57. Roberto Olmi, « *L'homme sans qualités* : genèse et éditions », art. cité, p. 109.

À l'inverse, la perspective éditoriale des premiers traducteurs anglophones, Ernst Kaiser et Eithne Wilkins⁵⁸, proposait une interprétation diamétralement opposée : selon eux, Musil avait abandonné, voire renié ses projets initiaux pour le roman. Constatant en effet que Musil, à la fin de sa vie, continuait à travailler et à retravailler de manière quasi obsessionnelle les chapitres qui traitaient de la relation Ulrich-Agathe, sans se résoudre à mettre fin à celle-ci, Kaiser et Wilkins ont décidé de privilégier une vision « non ratioïde » du roman : « Musil aurait rebroussé chemin et renié l'anarchisme et la violence juvénile des premières ébauches pour aboutir à une attitude mystique et contemplative⁵⁹ ».

D'autres critiques optent pour une vision plus « objective » vis-à-vis de tout ce matériel textuel. Roberto Olmi, par exemple, souligne qu'il faut considérer le *Nachlass* en prenant en compte l'« utopie de l'essayisme », c'est-à-dire en essayant de « mettre en évidence tous les possibles narratifs que l'auteur a laissés ouverts⁶⁰ ». En fait, Olmi ne propose pas tant une interprétation qu'une édition critique plus « scientifique » du roman.

Une telle perspective — qui se veut plus ou moins neutre — peut cependant provoquer des visions par trop éclatées ou « relativistes » de *L'homme sans qualités*. Michel Espagne, par exemple, affirme que Musil se serait livré à la « rédaction d'un livre potentiel, qui devient un livre sur le potentiel » et que « [r]ien ne permet au lecteur des manuscrits de privilégier une construction plutôt qu'une autre⁶¹ », ce qui l'amène à proposer une vision non linéaire et non hiérarchique — on croirait même une conception « hyper-textuelle » avant la lettre... — du matériel non publié.

Bien qu'une telle interprétation paraisse tout à fait plausible *a posteriori* lorsqu'on regarde *dans son ensemble* la masse

58. Robert Musil, *The Man Without Qualities*, traduction d'Ernst Kaiser et Eithne Wilkins, Londres, Picador, 4 tomes, 1954. (Kaiser et Wilkins ont aussi assuré la première édition italienne : Robert Musil, *L'uomo senza qualità*, Turin, Einaudi, 1962). Une nouvelle traduction en anglais est parue en 1995. Elle reprend — à quelques exceptions près et avec des modifications dans l'ordre de présentation du matériel posthume — l'édition 1978 de Frisé (Robert Musil, *The Man Without Qualities*, traduction de Sophie Wilkins et de Burton Pike, New York, Alfred A. Knopf, 2 tomes, 1995).

59. Roberto Olmi, « *L'homme sans qualités* : genèse et éditions », art. cité, p. 109.

60. Roberto Olmi, « *L'homme sans qualités* : genèse et éditions », art. cité, p. 117.

61. Michel Espagne, « La matière et le possible : remarques sur l'écriture de Musil », *Austriaca*, Rouen, n° 23, 1986, p. 37.

impressionnante de textes qui forment le *Nachlass*, elle risque de nous amener à négliger des aspects importants de ces documents, telle la *date* à laquelle Musil les a écrits. Pourtant, les premières ébauches de 1919 n'ont certainement pas le même poids que les chapitres terminés juste avant la mort de l'auteur en 1942. De plus, ce type d'interprétation tend à provoquer un nivellement des différents possibles proposés par le roman et donc un relativisme qui me paraît éloigné de la pensée de Musil qui cherchait toujours à évaluer, mesurer, tester, comparer les divers possibles anecdotiques, esthétiques et éthiques auxquels il n'accordait certainement pas la même valeur.

Il reste cependant une autre perspective sur le matériel posthume qui, si elle n'offre certainement pas de solution au problème titanesque de l'édition de *L'homme sans qualités*, permet à tout le moins de formuler une hypothèse — plus modeste, mais fort pertinente pour l'« étrange » sujet qui nous préoccupe ici — à propos de ce qui constitue, selon moi, une *troisième* forme d'absence de qualités, qui me paraît émerger dans les derniers textes rédigés ou travaillés par Musil.

L'étrangeté sans qualités III : « Ni séparés, ni réunis »⁶²

Cet autre « possible » du roman inachevé devient en effet visible lorsqu'on examine de plus près les chapitres sur lesquels Musil travaillait à la toute fin de sa vie. Car Kaiser et Wilkins n'ont pas eu tort de noter que Musil ne semblait plus pouvoir — ou vouloir ? — mettre fin à la relation Ulrich-Agathe. L'auteur de *L'homme sans qualités* avoue lui-même qu'il ne voyait plus tout à fait où allait le mener cette aventure :

Faute de savoir ce qu'il en adviendra, je tourne autour du moindre mouvement d'Ulrich et d'Agathe avec les mêmes périphrases ; on dirait, même si la composition varie légèrement chaque fois et si c'est préparé avec grand soin, une véritable bouillie. Seul espoir : l'aspect involontairement épique que cela entraîne, et que cela ressemble peut-être vraiment aux tâtonnements dialogués de la vie⁶³.

62. « *Die Ungetrennten und Nichtvereinten* » — littéralement « les non-séparés et non-réunis » — est le titre du chapitre 56 de la première édition (il correspond au chapitre 62 de la deuxième édition allemande).

63. Robert Musil, *Journaux*, ouvr. cité, tome II, p. 455-456. Cette note daterait de la fin des années 1930.

Ces « tâtonnements dialogués » me paraissent particulièrement significatifs du fait qu'ils trouvent un écho *formel* manifeste dans les chapitres rédigés le plus tardivement par Musil, c'est-à-dire ceux qui remplacent et/ou poursuivent les chapitres qu'il avait retirés à l'imprimeur pour les remanier⁶⁴. On note que ces chapitres sont constitués, pour la plupart, de longs *dialogues* entre le frère et la sœur. On sait aussi que Musil avait décidé d'« aérer de dialogues⁶⁵ » les chapitres sur le sentiment, qu'il avait d'abord rédigés sous la forme d'un journal tenu par Ulrich.

Autre fait significatif : ces dialogues — « qui ne trouvaient jamais de fin et pourtant rebondissaient toujours » (*HSQ* III, p. 115/*MOE* I, p. 746) — semblent avoir changé de tonalité et de dynamique lorsqu'on les compare aux « conversations sacrées » qui se trouvent dans le premier volume du livre II publié du vivant de Musil. Agathe, notamment, y joue un rôle plus actif, moins accessoire⁶⁶. Le narrateur s'efface davantage et paraît, plus souvent, se distancier du personnage d'Ulrich. Le frère et la sœur continuent dans ces dialogues de s'intéresser aux mythes de l'unité (mystiques, jumeaux, etc.), mais ils explorent davantage des thèmes qui mettent en relief, le plus souvent, une paradoxale alliance « du semblable et du dissemblable » (*HSQ* III, p. 340/*MOE* I, p. 906), telles les copies, les images, les reproductions, les natures mortes, les comparaisons, etc.⁶⁷. De plus, d'un point de vue

64. C'est-à-dire, plus particulièrement, les chapitres 47, ainsi que 51-57 de la première édition.

65. Martha Musil, « Martha Musil à Ervin Hexner 18.VIII.1942 », dans Robert Musil, *Lettres*, Paris, Seuil, coll. « Le Don des langues », 1989, p. 430.

66. Elle s'insurge notamment contre la tendance de son frère à vouloir la réduire toujours à un reflet de lui-même : « Pourquoi, au nom du ciel ! la femme à qui vont tous tes vœux et tous tes propos devrait-elle être, avec une précision fantastique, ta deuxième édition ? » (*HSQ* IV, p. 154/*MOE* II, p. 1 348).

67. Les conversations contiennent d'ailleurs énormément de comparaisons : « Ces conversations, quand elles venaient du fond de l'âme et atteignaient à leur plus grande beauté, tendaient souvent elles-mêmes à ne plus s'exprimer qu'en termes de comparaisons » (*HSQ* IV, p. 154/*MOE* II, p. 1 348). Plus encore, les conversations elles-mêmes sont « comparées » à des comparaisons où demeure « un reste de cette magie d'être à la fois semblable et dissemblable » (*HSQ* III, p. 340/*MOE* I, p. 906) ou encore à des natures mortes (*Stillleben*) : « Cette analogie jouait là un grand rôle. Sans qu'il soit nécessaire de rappeler en détail tout ce qui remontait à leurs souvenirs d'enfance communs, ce qui avait réveillé leur revoir et qui donnait depuis à leurs expériences et à presque tous leurs dialogues un air d'étrangeté (*etwas Seltsames*), on ne peut dissimuler qu'y était toujours perceptible le souffle comme paralysé de la nature morte » (*HSQ* IV, p. 129/*MOE* II, p. 1 230).

anecdotique, on croirait que les personnages ne cherchent plus avec autant d'ardeur à déboucher « réellement » sur l'expérience à la fois euphorique et dysphorique de l'union physique et de l'extase insulaire auxquelles devait aboutir leur aventure selon les plans initiaux du roman, et ce, même si leurs dialogues sont ponctués de moments d'une extrême sensualité et de silences fort « éloquents ».

À la lecture de ces chapitres superbement écrits⁶⁸, on a la nette impression que Musil se complaisait dans cet état d'avant la chute, qu'il voulait prolonger le plus longtemps possible le séjour dans le « jardin » gouverné par le sac et le ressac du dialogue, les moments d'éloignement et de rapprochement, de silence et de loquacité, d'abstraction et de sensualité... Ces dialogues demeurent traversés par une tension perpétuelle entre la possibilité d'une abolition de la dualité des interlocuteurs et le regard critique jeté — comme à l'avance — sur cette éventualité utopique. Par moments, ils deviennent le lieu privilégié d'expression d'une unité avec le monde qui évoque l'utopie de l'Autre État :

Le chuchotement du dialogue déborde d'une sensualité tout inconnue, qui n'est pas la sensualité d'une personne mais celle des choses de la terre, de tout ce qui force la sensibilité : la tendresse soudaine dévoilée du monde qui ne cesse jamais de toucher nos sens et d'être touchée par eux (*HSQ* IV, p. 58/*MOE* II, p. 1 085).

À d'autres moments, les conversations servent au contraire à temporiser, à créer une distance entre Ulrich et Agathe : « après ces heures de passion, s'éployèrent des heures de conversation plus sereine, presque distraite même quelques fois, qui leur servaient à se protéger l'un de l'autre » (*HSQ* IV, p. 63-64/*MOE* II, p. 1 089).

Bref, le frère et la sœur restent ainsi suspendus dans et par le dialogue, tendus entre le rêve et la réalité, entre eux-mêmes et les autres, entre identité et différence ; en deçà — ou au-delà ? — autant de la rupture que de la consommation fusionnelle de la relation. Pour reprendre les termes choisis par Musil lui-même, ils sont « ni séparés, ni réunis » comme l'annonce le titre du chapitre 62 de l'édition allemande — « *Die Ungetrennten und Nichtverein-*

68. Le chapitre (inachevé) intitulé « Souffles d'un jour d'été » (« *Atemzüge eines Sommertags* ») en est un très bel exemple. Il en existe d'ailleurs plus d'une version dans la nouvelle édition.

*ten*⁶⁹ — qui constitue l'avant-dernier chapitre officiellement « numéroté » par Musil pour le livre II.

C'est, cependant, seulement dans le chapitre suivant — le dernier donc qui porte un numéro⁷⁰ et donc celui dont on peut dire qu'il présente l'état définitif *le plus avancé* de la relation Ulrich-Agathe au moment du décès de Musil — que le sens de l'expression est explicité en relation à l'image de la grille (qui sépare le jardin de la rue, et donc le privé du public, ainsi que le frère et la sœur du reste de la communauté des hommes) :

[...] le nom qu'ils avaient donné à la grille à cause de son symbolisme, comme à l'endroit où ils se trouvaient pour les avantages de sa situation : Ni séparés, ni unis [*Die Ungetrennten und Nichtvereinten*], ce nom, depuis lors, avait pris plus de substance, car ils étaient eux-mêmes « ni séparés, ni unis » [*ungetrennt und nichtvereint*] et ils croyaient comprendre, ou pressentir, que toutes choses, dans le monde, étaient logées à la même enseigne (*HSQ* IV, p. 157/*MOE* II, p. 1351).

Il me semble ici, contrairement à ce qu'ont cru voir Kaiser et Wilkins, que l'on ne se trouve plus tout à fait dans le domaine non ratioïde de l'autre état, mais que l'on peut davantage y déceler les fondements d'une *nouvelle* forme d'absence de qualités.

Rappelons que la première forme d'*Eigenschaftlosigkeit* — ratioïde et basée sur l'utopie de la vie exacte — se fondait sur l'impersonnalité du regard scientifique, le regard analytique objectif et distant, ainsi que sur l'idée qu'il n'y a de centre *nulle part*, alors que la seconde forme d'absence de qualités — non ratioïde et basée sur l'utopie de l'autre état — voulait explorer, comme on l'a vu, la « surpersonnalité » mystique et fusionnelle, qui abolit toute séparation et dont le centre se trouve alors *partout*.

69. La traduction proposée par Jaccottet transforme les substantifs en adjectifs, ce qui fait certainement plus élégant qu'une traduction littérale comme « Les non-séparés et les pas réunis ». Mais il reste que la perte de la conjonction « *und* » (« et ») dans l'expression atténue quelque peu la paradoxale combinaison de la négation et de l'affirmation (non... et... pas...).

70. Le chapitre 63, donc dans l'édition allemande (et 57 dans la version française de l'édition 1956). La première version française ne porte pas le même titre (« Édition spéciale d'une grille de jardin ») que la version allemande du même chapitre qui s'intitule « *Versuche, ein Scheusal zu Lieben* » (« Tentatives pour aimer un monstre » dans la nouvelle édition). Il n'est pas évident de s'y retrouver ici parce que Frisé, dans sa première édition, s'était livré à beaucoup de manipulations des variantes et des fragments.

La troisième forme d'absence de qualités, quant à elle, me paraît fondée sur une alliance bipolaire du ratioïde et du non-ratioïde : elle évoque une forme de *transpersonnalité* avec une relation plus paradoxale au monde (bien rendue par l'image ambiguë de la grille), alors que le centre ne se trouve ni tout à fait en soi ni non plus dans l'autre, mais dans le mouvement perpétuel de « l'entre-je-et-tu » de la parole échangée, fût-elle simulée par l'écriture comme c'est le cas ici. Cette nouvelle absence de qualités — dialogique⁷¹ — n'est pas vraiment thématisée explicitement par Musil en dehors de son roman, mais il me semble évident qu'elle émerge tant de la forme que du contenu, de l'esthétique que de l'éthique des chapitres sur lesquels il travaillait à la toute fin de sa vie.

À ma connaissance, peu de critiques ont relevé cette particularité fondamentale du matériel posthume le plus tardif. Seule Anne Longuet Marx⁷², dans son ouvrage sur Proust et Musil, constate que le roman, dans sa deuxième moitié, « s'inverse en puissance de conversation⁷³ » :

-
71. D'autres critiques ont cherché à exprimer autrement ce maintien de la tension entre les pôles du ratioïde et du non-ratioïde, tel Manfred Frank qui parle en termes de « dialectique » : « Cette dialectique de l'uniformité et de la transformation constitue donc la base de ce que j'aimerais appeler le "rapport fondamental" (*Grund-Verhältnis*) de la réflexion épistémologique chez Musil. Ce rapport s'articule à travers la répétition des couples antithétiques de ce qu'il appelle les "deux arbres" ou les "deux courants" de la vie [...] c'est-à-dire comme vérité-métaphore, identité-analogie, répétition-changement, précision-âme, "*Seinesgleichen geschieht*" — "*das Unversehene geschieht*" [...] Mais la formule la plus connue est sans doute celle du "ratioïde et du "non-ratioïde". [...] Il faut alors partir de la *possibilité simultanée* du ratioïde et du non-ratioïde et il faut l'établir dans ce rapport fondamental » (« L'absence de qualités » à la lumière de l'épistémologie, de l'esthétique et de la mythologie », art. cité, p. 107). La notion de dialectique implique cependant une « synthèse » qui n'est certainement pas réalisée dans le roman, alors que la logique dialogique permet de penser réellement la coexistence *simultanée* et « tensionnelle » de pôles opposés.
72. On devrait cependant citer Marie-Louise Roth, grande spécialiste et biographe de Musil, qui évoque « les conversations sacrées entre Ulrich et Agathe, au cours desquelles l'idéal d'impersonnalité recherchée se réalise comme si chacun se trouvait dissous dans le dialogue, la langue partagée » (*Robert Musil. L'homme au double regard*, Paris, Éd. Balland, 1987, p. 237).
73. « Oscillant tantôt du côté de la tradition mystique, tantôt du côté de la science positiviste, Musil reste prisonnier d'une contradiction qui lui interdit tout choix. [...] Choissant prématurément le Tout de l'imaginaire, de l'extase, il défait les possibilités romanesques de l'Un, de la forme, et bientôt le projet du roman s'inverse en puissance de conversation. C'est assurément dans la seconde moitié du roman que ce second mode altère le plus nettement la

Si le roman s'inverse en dialogue c'est que ce dernier devient la figure idéale de l'ouverture, de l'infini, de l'inachèvement par excellence. Le dialogue est ouverture mais aussi dépassement du moi. En effet, les deux protagonistes engagés en premier lieu dans le dialogue « parce qu'ils ne savaient comment agir » passent insensiblement de la démonstration à l'« ensorcellement », subissant peu à peu une modification de leur moi qui perd tout pouvoir et même toute existence. Le moi distinct de chacun disparaît derrière le rythme de la parole échangée dans une tension commune proche de la béatitude. [...] L'idéal d'impersonnalité du héros s'accomplit ici par le surgissement de la parole, le dialogue opérant ce passage du moi particulier au « Je » impersonnel du langage⁷⁴.

Cette soudaine irruption du dialogue⁷⁵, à la fois thématique et formelle, éthique et esthétique, pourrait-elle être vue comme constituant pour Musil l'une de ses fameuses « solutions partielles » — fût-elle d'ordre plus performatif et littéraire qu'idéologique ou utopique — au problème de la crise de la conscience moderne en Occident? Vouloir répondre à une telle question me porterait à m'aventurer bien au-delà des limites de cet article et, pire encore, à trop simplifier l'hétérogénéité et la complexité foisonnantes du vaste chantier de possibles — littéraire, conceptuel et moral — que nous a légué l'auteur de *Der Mann ohne Eigenschaften*. Je demeure convaincu cependant que l'écriture des « tâtonnements dialogués de la vie », qui a rythmé les derniers jours de l'existence de Robert Musil, constitue certainement une voie « possible » pour sauvegarder, et peut-être même apprivoiser quelque peu, cette nécessaire « volupté de l'étrangeté » qui continue de nous interpeller et de nous troubler, aujourd'hui encore.

forme initialement prévue par l'écrivain, dans le déploiement de ces “conversations sacrées” du frère et de la sœur, dialogues qui marquent par fulgurances “le moment exceptionnel où la possibilité devient pouvoir, où l'esprit devient la certitude d'une forme réalisée, devient ce corps qui est la forme” » (Anne Longuet Marx, *Proust, Musil. Partage d'écritures*, ouvr. cité, p. 166). La fin de la citation est de Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, ouvr. cité, p. 103.

74. Anne Longuet Marx, *Proust, Musil. Partage d'écritures*, ouvr. cité, p. 167.

75. Pour une analyse beaucoup plus détaillée de cette émergence et des différents avatars du dialogue dans le roman de Musil, voir Jean-François Vallée, *Dialogue et dialogisme romanesques. Le cas de L'homme sans qualités de Robert Musil*, mémoire de maîtrise (inédit), Université de Montréal, 1990.